

Les nombreux visages de SUSY LAKE et de RAYMONDE APRIL

Danielle Desmarais, a student in Philosophy in the University of Québec in Montréal, brings out in these pages the difference between two young photographers, Susy Lake and Raymonde April, who both use the self-portrait as a mode of expression. Through a variety of techniques developed over the years, Susy Lake uses the camera to research her own identity. Raymonde April seeks to project her internal life and uses her self-portrait as a way of dramatizing her life, of watching it go by as if it were a film, in order to achieve a better understanding. They are only two among so many women photographers who can offer so much.

Des femmes. Des femmes. Plein les yeux, plein les corps. Tant de femmes photographiées. Mais où sont les photographes? Oui où sont-elles toutes? Où es-tu Constance Talbot? Anna Atkins? Julia Margaret Cameron? Pourquoi vous a-t-on oubliées si facilement?

L'histoire de la photographie est un amoncellement d'oublis. Pourtant dès ses débuts les femmes étaient présentes; elles ont collaboré activement au 'développement' de l'art photographique et parfois elles en ont même été les instigatrices.

Au temps de la 'Photographic Society' qui fut fondée à Londres en 1853, et où les 'ladies' étaient les bienvenues, la discrimination se faisait plus au niveau de la classe sociale qu'au niveau du sexe. C'étaient les aristocrates, autant hommes que femmes, qui faisaient de la photographie. Il en sera de même au fil des années mais c'est au niveau de la reconnaissance artistique des femmes que l'on exercera de la discrimination envers elles.

La photographie est devenue un art officiel. On lui fait maintenant une place au musée. Pour Susy Lake et Raymonde April, jeunes artistes photographes, l'entrée dans le réseau officiel s'est faite par l'intermédiaire de la galerie Optica de Montréal. Cette galerie parallèle privilégie dans la 'structuration' de ses expositions, les jeunes artistes qui n'ont jamais eu une exposition solo dans le réseau officiel de Montréal. C'est à ce titre et pour la qualité et l'originalité de leurs photos qu'elles avaient exposé à Optica.

SUSY LAKE
Susy Lake est une artiste de 32 ans qui est née à Détroit. En 1968 elle émigre au Canada (plus précisément à Montréal) et vit maintenant à Toronto. Elle a été membre fondateur du centre d'art 'Véhicule Art' et chargée de cours à l'Université Concordia. Elle a exposé à Montréal (galeries Véhicule, Gheerbrant, Optica, au musée des Beaux-Arts et au musée d'art

Contemporain), à Vancouver et à Hamilton. Présente à la foire de Bâle en juin 1974, elle expose aussi à Turin en février 1975.

Aller rechercher ces corps, ces autres. Ces autres moi. Susy Lake s'interroge sur l'identité. Sa réflexion est double: l'identité plastique et l'identité individuelle, l'identité de la forme et l'identité du contenu. Lake est peintre avant d'être photographe; l'appareil photographique lui sert, en métaphorisant, de pinceau. Elle ajoute toujours, soit des hachures, soit de la couleur, pour accentuer les traits de ses photographies. Elle réfléchit sur le processus de perception ou, autrement dit, sur l'ordre dans lequel l'intelligence humaine perçoit les objets ou, autrement dit encore, sur les séquences visuelles. Le médium fondamental pour Lake reste toujours la photographie, qu'elle soit agrandie, maquillée ou reportée sur toile émulsionnée. Bien qu'elle n'ait pas de formation en photographie, elle connaît le développement, l'impression, l'agrandissement, techniques qu'elle a apprises seule.

En 1974, lors de son exposition à la galerie Gilles Gheerbrant elle avait photographié, avec d'astucieux truquages, son propre visage mais avec les yeux (ou la bouche, ou la barbe) du personnage photographié juste en dessous d'elle. On la reconnaissait toujours mais en même temps elle était devenue une autre puisqu'on retrouvait aussi en elle les parties d'un second faciès. Elle donnait des titres significatifs comme 'Susy Lake as Andrea Stannard'.

Il s'agissait d'une interrogation sur son moi, sur l'essence de sa personnalité à travers et par les différentes variations que la vie, les circonstances, l'état d'esprit imposaient au visage. Les yeux rieurs et coquins d'une jeune femme devenaient, dans son propre visage, durs et sévères. On voit ici l'importance que revêt le contexte et surtout le nouveau contexte. En empruntant à d'autres visages certains traits de leurs éléments, Lake fait une recherche sur son propre visage. Elle cherche son visage, sa propre identité, par référence à d'autres visages. C'est une expression du moi qui se cherche.

Susy Lake s'intéresse aussi aux mouvements du corps. Par exemple en 1977, à Optica, elle avait présenté ses 'constats photographiques'. Il s'agissait d'une série de photos prises dans son atelier et témoignant d'une 'action' à laquelle elle s'était livrée. L'artiste était suspendue au milieu d'un échafaud par des rubans qui servaient, comme chez les marionnettes, à faire mouvoir ses bras et ses jambes; elle était à la merci des manipulations de deux marionnettistes qui la faisaient

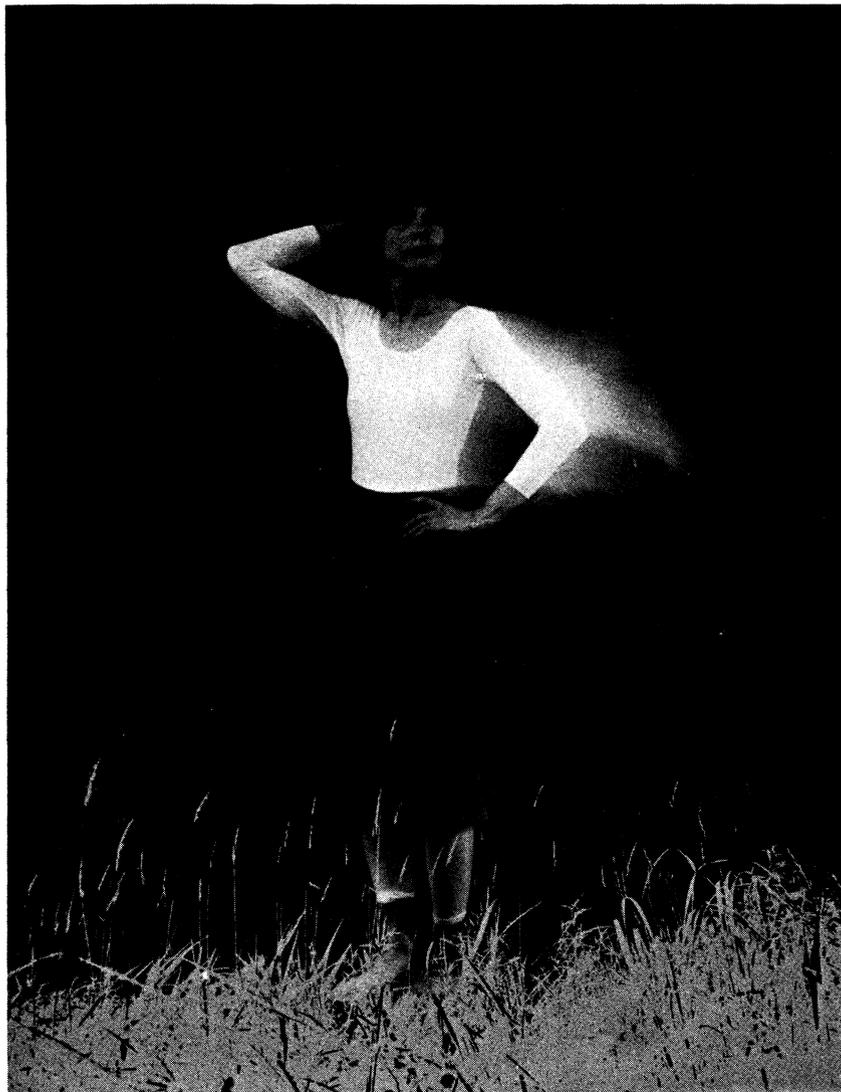
Danielle Desmarais

bouger en tout sens. Les photos la représentaient toute contorsionnée et le flou des images suggérait le mouvement. On peut encore parler ici de recherche de son identité. Elle recherche son identité corporelle mais elle n'a pas de prise directe sur cette recherche en ce sens que ce sont les autres qui la font bouger. Elle se révèle à elle-même par le jeu des autres.

Dans ce même ordre d'idées, elle nous présente en novembre '79 une exposition intitulée 'Are you talking to me?' Il s'agit d'autoportraits qui signifient des états

comme si elle nous la dévoilait. Elle nous demande si on lui parle mais elle se place en position de non-communicabilité. Elle démontre finalement les difficultés à communiquer des états émotifs par le langage du corps. C'est ici une identité mise à nue, un peu comme une autobiographie.

Il y a une constante dans les travaux de Lake: son visage. Il est devenu son champ d'activité, comme l'est la toile pour le peintre. Une relation originale s'instaure entre l'artiste et son sujet: le moi. 'La technique



'Susy Lake' 1976

émotifs très intenses. On la voit tantôt angoissée, tantôt souffrante, tantôt anxieuse, souvent impénétrable. Aux contorsions de sa figure s'ajoutent les distorsions du support qui étirent la photo soit horizontalement, soit verticalement. Elle fait parfois surgir de la couleur dans ce qui apparaissait à l'origine comme une photo en noir et blanc. La couleur peut être sur les lèvres, sur la chemise etc.

Tandis que dans les travaux précédents elle recherchait son identité à travers les autres, maintenant c'est

photographique ouvre sur une investigation multipliée, une approche des faits nouvelle, un détour par la métaphore, susceptibles de révéler des potentialités et une fécondité du moi jusque-là restées inconnues.

Cette démarche que poursuit Susy Lake est fort intéressante. Il lui faut aller chercher ce 'moi' dans, par et pour les autres. C'est, pourrait-on dire, une conversation nourrie aux drames humains.

RAYMONDE APRIL

Née à Moncton en 1953 et ayant terminé ses études en Arts visuels à l'Université Laval en 1975, Raymonde April vit maintenant à Québec. Elle travaille activement à la galerie 'La Chambre blanche' de Québec et ce depuis sa fondation en 1977. Elle a exposé à Montréal (galeries Véhicule, Powerhouse, Optica, Gheerbrant), à Québec (galeries Tour des arts, Comme galerie, La Chambre blanche, au musée du Québec) à Joliette, à l'Office national d'Ottawa et au musée d'art contemporain.

Bien qu'elle n'ait pas de formation 'stricte' en photographie, la photographie est le moyen d'expression qui lui convient le mieux. Au contraire, la peinture, le dessin etc., toute surface blanche à recouvrir lui

Dans ses premiers travaux il y avait plusieurs textes pour une seule photo, c'était des textes narratifs, descriptifs. . .

Puis ce fut un seul texte pour une seule image. L'exposition qu'elle vient tout juste de présenter à la galerie Gheerbrant (février '80) propose une phrase (parfois un très court texte) pour chacune des photos. Cette phrase fait parler la femme qu'on regarde vivre devant nous. Elle nous parle de sa vie intérieure. Elle se livre, elle se dévoile, elle se défait.

Il s'agit d'autoportraits qui communiquent une vision d'elle, une vision qu'elle a acceptée et intégrée et qu'elle veut nous livrer. Elle se révèle à nous imprégnée d'une sensualité et d'un 'certain' érotisme, mi-voilée, mi-dévoilée. L'autoportrait est pour Raymonde April



Raymonde April

Mais qui donc pourrait me faire mal?

donne un vertige malsain. Dans son cheminement April cherche à capter, à capturer, à prendre possession des images de façon intemporelle. Un des défis intéressants pour elle est de contrôler, de mettre à leur place les images.

Raymonde April utilise l'écriture pour accompagner ses photos. L'écriture 'grossit' le message des photos en ce sens que le texte ajoute, explicite, oriente la photo. Le style littéraire employé est en étroite relation avec le style du rendu photographique. Ce style est intimiste.

une façon de mieux vivre, une façon de 'dramatiser' sa vie, une façon de regarder passer sa vie comme dans un film, comme une histoire. Elle se raconte pour mieux se percevoir. Elle se projette pour mieux se capter et nous capturer. Elle nous laisse nous perdre comme Echo s'est perdu en voulant aimer Narcisse.

Des femmes. Des femmes. Oui il y en a: Eva Brandl, Angela Grauirholz. Clara Gutsche, Lynn Cohen, Marie-Andrée Cossette, Sorel Cohen, Mariana Knottenbelt, Ellen Landweber . . . Il faut aller les voir.©